

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

*Roberto J.
Payró.*



M. Gleizer. Editor.

PREFACE

*"La Nación commencera à publier demain, sous forme de feuilleton, la dernière oeuvre de Roberto J. Payró, dont le titre est **EL MAR DULCE** (chronique romancée de la découverte du Río de la Plata par Juan Díaz de Solís).*



Le livre débute comme une de ces fines pluies de printemps que la terre absorbe dès que les gouttes la touchent mais qui, ensuite, si elles sont persistantes, vont peu à peu redoubler au point de devenir

abondantes, torrentielles et capables de faire déborder les cours d'eau et d'inonder les champs.

Cette similitude a été peut-être la première qui nous soit venue à l'esprit, parce qu'elle fait partie de notre quotidien et est naturelle ; mais ce sera sans doute plus parlant si nous comparons le développement de **EL MAR DULCE** à ces symphonies qui, commençant sur un "pianissimo" des instruments à cordes, se compliquent ensuite et augmentent en rythme jusqu'à atteindre les sonorités maximales de la masse orchestrale.

Et c'est ainsi que devrait être l'"Opéra", si la musique accompagnait et interprétait bien le "livret". Le poème débute, un paisible matin, par un dialogue paisible, dans la paisible ville de Logroño, aux débuts du 16^{ème} siècle ; il y a un dialogue entre le chroniqueur et poète Oviedo et son ami Juan Díaz de Solís, chez qui on entrevoit déjà l'âme du héros qui, après avoir mené à bien une longue et risquée traversée, succombe dans la plus inattendue et obscure des tragédies, en découvrant notre grand fleuve, que lui baptisa « Mar Dulce » (« mer d'eau douce ») et qui, en fait, si l'on était juste, devrait s'appeler Ensenada (baie) de Solís.

Dans les premières scènes de l'oeuvre, on assiste aux préparatifs du grand voyage, auxquels donne un singulier intérêt l'action en sous-main des Espagnols et des Portugais pour violer la fameuse ligne de démarcation du traité de Tordesillas, tellement mathématique et claire en apparence, fruit de discussions casuistiques pour sa mise en pratique et son interprétation.



Deux scènes, parmi d'autres, sont remarquables : la première où Solís engage le rusé Andalou Diego García de Moguer et qui nous met en contact réel, dirons-nous, avec quelques personnages du drame ; et la seconde, peut-être la plus parfaite du livre, où la rivalité hispano-lusitanienne d'alors est dépeinte dans des tons sombres et avec la magistrale sobriété d'un Velázquez, scène où est décrite l'entrevue de Solís avec l'ambassadeur du Portugal, Vasconcelos. Admirables sont la lutte, le duel de ces deux hommes, où Solís résiste autant avec

intégrité qu'avec ironie aux subtils artifices du diplomate, qui, usant de la flatterie et d'offres tentantes voire de la menace, veut conquérir à tout prix le célèbre pilote afin qu'il cesse de servir le Roi d'Espagne et se mette aux ordres de son monarque.

Vient ensuite, et cela présente également un vif intérêt, toute la partie du livre où nous voyons se livrer une autre lutte, de nature très différente mais non moins passionnée que la précédente, entre Juan Díaz de Solís et ces messieurs de la Casa de Contratación de Séville. Les mesquins subterfuges d'une bureaucratie, recourant à une paperasserie extrême, méfiante et autoritaire, qui osait s'opposer même à la volonté absolue du roi, et la satisfaction de Solís en humiliant ces fonctionnaires têtus et envieux, qui ne l'appréciaient pas parce qu'il n'était pas une de leurs créatures et qu'il ne se soumettait pas à leur capricieuse et stricte autorité ; cela nous vaut des scènes caractéristiques et savoureuses.

Les préparatifs du voyage dans le port de Séville, au milieu de la curiosité générale, et les commentaires populaires, variés et drôles, avec l'entrée en scène d'un sympathique gamin, qui atteindra une certaine notoriété sous le nom de Francisco del Puerto ; les atterrages à Sanlúcar, à Lepe, et ensuite le départ pour la grande aventure, constituent des pages pleines de charme

pittoresque et de forte émotion.

La traversée, avec une description, sans doute très proche de la vérité, de la vie, parfois très pénible et toujours fort inconfortable, à bord des navires ; l'escale à Tenerife, qui devient pour l'équipage, grâce à l'hospitalité des Canaries, une fête réjouissante ; l'entrée et le séjour dans la baie de Guanabara (Brésil), qui est prétexte d'une sobre et belle page descriptive, tout comme l'arrivée à l'embouchure du prodigieux fleuve, que Solís pressent, sans doute, plus qu'il ne découvre quand il en parle à ses compagnons, alors qu'ils sont encore en plein océan, constituent de très beaux chapitres, sur le fond desquels se détache la noble figure de l'aumônier du bord, fray Buenaventura, grande et douce âme de missionnaire chrétien, qui condamne les cruautés commises par les conquistadores à l'encontre des indigènes et qui poursuit sans faillir sa mission évangélique, malgré le peu de considération et les moqueries avec lesquelles sa parole est reçue par ces hommes cupides et inconsciemment cruels qu'il prétend instruire.

Et, enfin, après un repos sur le beau fleuve qu'ils ont appelé « de los Patos » – aujourd'hui de Santa Lucía en Uruguay – la tragédie inattendue qui met un terme douloureux, horrible, à une aventure qui s'était déroulée jusqu'alors de la façon la plus heureuse, même si la majorité de l'équipage était déçue de ne pas accéder aux

fabuleuses richesses qui l'avaient incité à entreprendre ce grand voyage.

Telle est, fort brièvement racontée, la nouvelle oeuvre dont Roberto J. Payró enrichit la littérature argentine.

C'est un beau, un noble livre, où vont de pair la vérité historique et la beauté littéraire, recherchées l'une comme l'autre avec probité, sans plus de concessions à l'imagination que celles qu'imposent les ornements des récits faits par les témoins oculaires sous forme de journaux de bord, afin de dépeindre les atmosphères, les choses ainsi que les traits caractéristiques et les mouvements de la vie des hommes. Quant au style, nous dirons seulement, à titre d'éloge, que le sujet épique et espagnol le requérant, il a la pureté, l'aspect bruni et la trempe d'une épée de Tolède".

"La Nación", 8 septembre 1927